



## Train de vie

ANIMATION – 2015 – 9'

**Réalisation** Lisa Matuszak  
**Production** Les films du Nord

Dans une gare perdue en pleine cambrousse, le retard d'un train va amener trois personnages à sortir de leur isolement quotidien.

*Les films de Lisa Matuszak, formée à l'École de la Poudrière à Valence, s'inscrivent dans une longue tradition du cinéma utilisant des animaux pour mettre en scène des fables. L'un des pionniers de l'animation, Ladislav Starewitch, animait entre autres des animaux empaillés dans ses films inspirés de La Fontaine. Depuis quelques années, de nombreux courts métrages d'animation adaptent des fables, ou en inventent. Les multiples esthétiques qui germent à partir des fables rendent ainsi hommage aux différentes possibilités de l'animation. D'autres pratiques que celles popularisées par les Studio Disney, qui depuis longtemps ont fait de l'anthropomorphisme un de leur filon, sont ainsi déployées.*

Ce film d'animation met en scène une situation d'attente. Attente des animaux (humanisés), attente des spectateurs. Les premiers (ils sont trois) ne se connaissent pas. Ils se retrouvent sur un quai de gare et attendent un train dont l'arrivée est retardée. Les seconds observent le comportement du trio, guettent leurs réactions.

Sur ce quai perdu au milieu de rien, Chien est nerveux, il ronchonne, se crispe ; Héron paraît timide et semble réellement embarrassé face à ce retard ; et Jument a l'air de prendre la situation avec philosophie, lisant un magazine et grignotant des biscuits. Chacun est diligemment défini, caractérisant des comportements différents face à une situation commune. Sans parole, *Train de vie* nous plonge dans leurs préoccupations. Leur geste, leur regard, l'attention qu'ils portent ou non les uns ou les autres construisent peu à peu les différentes situations qu'ils vont vivre.

La simplicité des traits (décor, personnages) unit les éléments de ce film. Lisa Matuszak, en plus de dresser les profils de caractères marqués, nous invite à revenir aux origines de moments d'inquiétude face auxquels nos comportements se nourrissent de quiproquos. Cette démarche n'est pas sans rappeler celle initiée par Jacques Tati dans ces films, où l'art du geste, de l'observation, de la répétition s'inscrit aussi dans une pensée sur l'homme et son environnement social. Ce microcosme qu'est le quai de gare accueille pour un moment nos petites angoisses qui germent face à un moment de déséquilibre. Dans l'attente que nous vivons avec eux, nous pouvons nous reconnaître dans les atti-

tudes des uns des autres. La solution trouvée par la cinéaste (formée à l'École de La Poudrière à Valence) est de créer une rencontre au travers de l'attente des personnages, lien qui se noue entre eux lorsqu'ils partagent quelques biscuits offerts par la Jument. Arrivée la dernière sur le quai, elle bouscule l'attente (comme elle bouscule le chien en déboulant), change la relation au temps, s'en accommode : parce qu'elle est capable de s'affranchir du temps, elle peut faire lien avec les deux autres personnages. La cinéaste s'amuse elle aussi avec le temps (celui du récit et celui ressenti par le spectateur), elle nous plonge dans une attention différente en prolongeant certaines séquences (le passage du train de marchandises, la préparation de la cigarette...) : on est loin de l'abolition du temps et des repères réalistes des *cartoons*. Ce film donne de l'importance aux petits moments de vie, pas toujours simples à faire exister, mais qui composent notre quotidien.

Films passerelles  
 YÚYÚ, J'mange froid, Pépé le Morse



## Derrière le nuage

FICTION – 2017 – 22'

Réalisation Baer Xiao

Production Nouvelle Toile Productions

Scénario Karine May

A la suite du vol de son portable, Xinquan, jeune étudiant chinois, reçoit régulièrement sur son compte iCloud des photos et des vidéos du voleur. Il s'intéresse alors de plus en plus à la vie de cet homme.

*Ce film aurait pu aussi prendre un chemin de film policier. Le fait de s'immiscer dans la vie privée d'autrui via les voies d'Internet, ou par le fait de l'observer, de l'épier, de le filmer a souvent été utilisé par des cinéastes travaillant la question de la paranoïa. Le film Caché (2005) de Michael Haneke par exemple met en relation un couple bourgeois qui apprend qu'il est observé et filmé par un intrus, questionnant par ce biais le pouvoir du cinéma (plus spécifiquement le pouvoir d'un plan au cinéma). Le film de Baer Xiao suit une autre direction, en mettant en scène des solitudes saisies dans leur exil, chacun pour ses raisons, mais loin des leurs.*

Ce film met en scène les liens forts que l'on peut tisser avec son téléphone portable et du transfère qu'il nous permet d'opérer (en se racontant, en s'inventant, en se testant autrement que ce que l'on est dans la vie). Images que l'on crée, informations que l'on conserve, numéros de téléphone, s'y stockent jusqu'à en faire un outil affectif, indispensable au quotidien. Xinquan, jeune étudiant d'origine chinoise vivant en France vient de se faire voler le sien. Pour lui, son téléphone regorge de souvenirs, et reste un accessoire indispensable dans sa vie de tous les jours, lui donnant l'illusion d'une connexion permanente avec le monde. Lors de la première séquence avec ces parents (à la fin de laquelle le père finit par téléphoner à sa femme pour lui dire de venir se coucher...), ils cherchent à reconstituer des souvenirs perdus suite au vol de son iPhone. La découverte de l'utilisation de son compte iCloud par celui qu'il reconnaît comme étant son voleur va l'inciter à rentrer progressivement dans l'univers intime de ce dernier. Photos et vidéos, auxquelles il a de fait accès, vont faire qu'il s'intéresse de plus en plus au quotidien de cet homme puisque s'y dévoile sa vie intime (puis celle de sa femme). Devenu curieux de ce flux d'informations et d'images, qui sans doute ressemblent à celles qu'il créerait lui-même, Xinquan, dont la vie à Paris est plutôt solitaire, va vivre par procuration d'autres histoires, dans un autre pays (en Algérie). Il va découvrir, derrière le *cloud* (le nuage) une vie qu'il va finir par observer non pas en voyeur mais en découvreur d'autres modes de vie, et de fait s'intéresser au quotidien du voleur. Une

ouverture à l'autre se fait possible, malgré l'interface virtuelle des données numériques.

En plus de cette filature via le Cloud, dans sa vie quotidienne, Xinquan tente de se rapprocher d'un autre étudiant chinois, qui semble bien plus intégré que lui à la vie parisienne. Mais leurs relations sont distantes, la timidité de Xinquan l'empêche d'être à l'aise lorsqu'il le croise. Le paradoxe du film se situe dans cet écart : la vie réelle s'encombre d'obstacles (affectifs, culturels ou autres) alors que la découverte de l'autre à son insu, nourrit le personnage de Xinquan. Sa connaissance de cet inconnu se joue à un degré plus fort que celle de celui qu'il croise fréquemment. Sans doute la protection affective et humaine que lui apporte son écran d'ordinateur (considéré comme possible ouverture sur le monde), sorte de bouclier transparent qui lui permet de connaître une promiscuité à laquelle il ne devrait pas avoir accès, l'inquiète moins que la confrontation directe à l'autre.

Films passerelles

Une biche,

Train de vie, Retour à Genoa City